

POLAR

KRIS  
NELSCOTT



# Que la guerre soit avec nous !

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Sérurier

 **l'aube**  
NOIRE



QUE LA GUERRE SOIT AVEC NOUS !

La collection *l'Aube noire poche*  
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *War at Home*

© Kristine K. Rusch, 2005

© Kristine K. Rusch, 2019

© Éditions de l'aube, 2008  
pour la traduction française,  
et 2019 pour la présente édition  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-3373-5

Kris Nelscott

# Que la guerre soit avec nous !

roman traduit de l'anglais (États-Unis)

par Pierre Sérurier

*éditions de l'aube*

DE LA MÊME AUTEURE

*Dans la même série, chez le même éditeur*

LA ROUTE DE TOUS LES DANGERS, 2018

À COUPER AU COUTEAU, 2018

BLANC SUR NOIR, 2018

LES FAISEURS D'ANGES, 2019

*Pour Dean, avec tout mon amour.  
Ce livre est le tien autant que le mien.*



« Nous étions condamnés à la révolution,  
ici sur cette Terre, ici en Amérique. »

BILL AYERS, *Fugitive Days*



L'explosion me projeta en arrière. Je dégringolai dans les escaliers et percutai le mur du troisième palier avec une telle violence que j'en eus le souffle coupé. J'avais descendu toutes les marches sur le dos et atterri les quatre fers en l'air.

Des nuages de poussière flottaient autour de moi. J'étais couvert de débris, d'esquilles de bois et de sang.

Je ne m'étais pas attendu à un truc pareil. De la colère, une arme à feu, oui, éventuellement, mais pas une bombe. De la poussière de plâtre remplissait l'air d'un nuage épais et blanc. Je me mis à tousser. Un éclair de douleur me vrilla les côtes. Autour de moi, tout baignait dans un halo indistinct. Mes yeux étaient secs et me brûlaient. J'avais l'impression d'avoir un morceau de carton coincé dans la bouche. Je serrai les dents et j'eus le sentiment de mâchonner une motte de terre.

Je me rendis soudain compte que tout était, maintenant, étrangement calme. Je ne percevais même plus le bruit de ma propre respiration. Je compris alors que la violence de la déflagration m'avait rendu sourd, du moins temporairement. Je n'aurais su dire si quelqu'un pleurait, si on appelait à l'aide ou si l'on venait à mon secours. Il avait fallu que mon sens de l'ouïe disparaisse pour me rendre conscient d'à quel point il était important.

Avec une lenteur extrême, j'essayai précautionneusement de bouger et vérifiai que j'étais encore en un seul morceau. J'avais le dos en compote, comme si on m'avait frappé avec une bille de bois. Je venais de m'apercevoir qu'un mur pouvait être d'une redoutable solidité! Une douleur courait le long de mon bras gauche. Ma poitrine me faisait l'impression d'être en feu. Cela devait être dû au manque d'air. Je parvins à prendre plusieurs petites inspirations rapides. En fait, je ne faisais qu'inhaler de la poussière.

Je me mis à tousser de nouveau, mais je n'entendais toujours rien. Je pouvais simplement sentir l'air glisser sur la paroi de ma gorge et remplir mes poumons. J'avais l'impression d'être pris dans une tempête de blizzard, une tempête silencieuse, blanche et brûlante.

Une esquille de bois s'était plantée dans ma cuisse. Un petit morceau. Je la pris entre deux doigts et la retirai. L'esquille se dégagea facilement et un peu de sang vint perler sur mon pantalon.

Je me touchai le visage, puis je balayai les débris en tout genre dont mes genoux étaient recouverts. Mes mains étaient pleines de sang. Mais, après vérification, je ne trouvai aucune blessure apparente.

Peut-être que tout ce sang n'était pas le mien.

Ce n'était pas moi qui me trouvais le plus près du palier lorsque l'explosion s'était produite. Je venais de passer le troisième étage. J'avais gravi cinq ou six marches supplémentaires, continuant mon ascension vers les combles. La cage d'escalier formait un coude à quatre-vingt-dix degrés sur la gauche, avant de continuer vers le quatrième niveau.

J'avais entendu des voix, une discussion, et le cliquetis d'une poignée de porte que l'on tourne – ou bien était-ce la serrure elle-même? –, et puis l'explosion s'était produite.

La déflagration avait été si puissante qu'elle m'avait projeté plusieurs mètres en arrière. Elle s'était produite à l'intérieur de l'appartement, sans doute près de la porte d'entrée. Le mur, fait de plâtre et de lattes de bois, ainsi que la distance me séparant de ladite porte, m'avaient sauvé.

Dieu sait ce qu'il serait advenu de moi si je m'étais trouvé sur le palier!

Je serais certainement mort.

Mais comment se faisait-il que personne n'accourait maintenant? Pourquoi personne ne sortait des autres appartements? L'immeuble était-il plus endommagé que je ne l'imaginais?

Je ne savais que penser.

Je me remis doucement debout, prenant appui de la main contre le mur. Il me sembla solide et en un seul morceau, mais j'avais encore du mal à percevoir distinctement les choses autour de moi. D'énormes nuages de poussière continuaient de tourbillonner dans l'air. Des gravats tombèrent devant mes pieds. Certains, assez lourds, firent trembler le plancher. Cela me fit un effet étrange de ne pas entendre le bruit de leur chute sur le sol.

Je me trouvais dans une espèce d'état de choc – je ne parvenais pas à réfléchir de manière claire – qui me rendait incapable d'interpréter les événements. J'ignorais également ce qui était advenu des autres.

Avaient-ils été projetés, comme moi, vers le bas de l'escalier? Avaient-ils terminé leur course empilés les uns sur les autres?

Je me mis à grimper les marches, une main toujours posée sur le mur et l'autre tendue devant moi, prenant soin de ne pas toucher la rampe. Je ne savais pas ce que l'explosion avait endommagé. Je parvins au palier et je vacillai légèrement; ma tête tournait comme un manège. Je m'obligeai à respirer lentement, et l'air avait un goût de fumée et de sang.

Le palier était dévasté. Les escaliers menant au quatrième étage avaient littéralement disparu dans un souffle blanc. Ma respiration était sifflante – du moins, était-ce l'impression que j'en avais – et je recommençai à tousser.

Je me mis à quatre pattes, afin de répartir mon poids sur plusieurs appuis et de traverser le palier dans l'espoir d'atteindre la volée d'escaliers suivante.

Je devais aller voir s'il y avait des survivants.

Gravir les marches en rampant me prit un temps infini – une éternité. Je me servais de ce qu'il restait du mur pour progresser. Sous mes doigts, je sentais des morceaux de bois et parfois des clous. J'essayais de ne pas trop peser sur mes genoux – je ne souhaitais pas me faire d'autres blessures.

La poussière était maintenant presque aussi fine que du talc pour bébé. Mes yeux se mirent enfin à pleurer, pour tenter de se débarrasser de toutes les saletés qui les encombraient. J'avais encore du mal à respirer normalement et jamais, dans toute mon existence, ma tête n'avait tourné de la sorte.

J'atteignis le quatrième étage.

Un nuage de poussière, aussi épais que du brouillard, flottait dans le couloir. La porte avait disparu, laissant un trou béant dans le mur.

De l'autre côté du couloir s'ouvrait un autre trou, encore plus large. À l'intérieur, des flammes sinuaient. Il n'y avait plus de mur. L'appartement avait été totalement dévasté.

Des morceaux de bois et des bouts de métal étaient venus cribler le mur sous l'effet de l'explosion.

Du bois, du métal – et des os. Mes mains se mirent à trembler. Le mur en plâtre blanc était recouvert de sang.

KRIS NELSCOTT

J'avais la bouche sèche et je ne pouvais me débarrasser du goût de brûlé qui remplissait l'endroit.

Je détournai les yeux pour ne plus voir les fragments d'os qui gisaient au pied du mur détruit. Personne. Les autres avaient, peut-être, été projetés dans l'appartement voisin. Ou bien étaient-ils déjà partis chercher de l'aide.

Mais au moment où ces pensées me traversèrent l'esprit, je savais pertinemment qu'elles étaient fausses. Je savais que deux personnes se trouvaient sous cet amas de bois devant moi – les morceaux de la porte déchiquetée, les lattes arrachées au mur et les restes d'une table.

Je m'accroupis et je commençai à ôter les débris, l'un après l'autre. À la recherche de ces deux victimes.

Et je priais pour qu'elles soient en vie.

Un mois auparavant, je me trouvais assis dans le sous-sol d'une église. Cela faisait six mois que l'église avait accepté de prêter cet endroit à Grace Kirkland pour qu'elle puisse y accueillir les enfants l'après-midi, après l'école. À la demande des parents du quartier, Grace assurait des cours de soutien scolaire. Le programme était supervisé par mon copain Franklin Grimshaw. Il s'assurait que Grace était payée pour ses interventions, soit en argent, soit par d'autres moyens. Grace transmettait aux enfants les connaissances et les valeurs que l'école publique de Chicago promettait d'offrir à chacun mais ne fournissait à aucun.

Le sous-sol était une pièce étroite et tout en longueur. Elle sentait un peu la craie et l'humidité, et elle restait fraîche malgré la chaleur de cette journée de juin. Assis à l'un des petits pupitres, j'avais le sentiment d'être un géant. J'étais obligé de me tenir de côté, mes jambes s'allongeant dans l'allée. Grace s'était déjà excusée pour l'absence de chaises.

C'était une femme de petite taille, à la peau d'un noir profond, avec des manières délicates qui cachaient une volonté de fer. Sans que je sache comment elle faisait, elle parvenait à captiver son auditoire (une salle pleine de gamins de six à seize ans) pendant les trois heures de son cours quotidien. Tout ce dont j'étais certain, c'était qu'elle avait déjà accompli des miracles depuis la mise en place de ce programme de soutien scolaire.

Cet après-midi-là, elle m'avait appelé pour me parler de Jimmy. Jimmy était, par la force des circonstances, mon fils. Je ne l'avais pas officiellement adopté parce que cela aurait signifié de passer par des canaux légaux, et nous ne pouvions pas prendre ce risque. Nous vivions à Chicago sous de fausses identités, nous cachant de la police de Memphis et du FBI.

Grace se tenait appuyée contre le bureau que l'église avait également mis à sa disposition, les mains posées à plat sur le plateau de bois, les jambes croisées au niveau des chevilles. J'admirai leur finesse, bien qu'elles ne fussent que peu visibles, à moitié cachées par la longue robe bleue qu'elle portait.

Grace consacrait beaucoup d'efforts à masquer son apparence avantageuse. Lorsqu'on lui demandait pourquoi, elle répondait qu'elle était la mère de deux garçons ; elle ne mentionnait jamais non plus le fait qu'elle avait été enseignante. Elle se gardait bien de préciser que son aîné avait intégré l'université de Yale grâce à une bourse

d'études et que l'autre était un lycéen brillant, qui s'était inscrit à des cours complémentaires à l'université de Chicago.

« Je ne veux pas enjoliver les choses inutilement, Bill », dit-elle en utilisant mon nom d'emprunt. Je m'appelle en réalité Smokey Dalton, mais presque tout le monde à Chicago me connaît sous le pseudonyme de Bill Grimshaw, parent de Franklin Grimshaw. Tout le monde croit que Jimmy est mon fils, un point sur lequel je me garde bien de les détromper. Je suis aussi fier de Jimmy que si cela avait été moi qui l'avais élevé depuis le jour de sa naissance.

J'avais pourtant le pressentiment que cette conversation allait être pénible. L'année scolaire était terminée, et Grace organisait des rencontres avec les parents afin de déterminer si un nombre suffisant d'entre eux était intéressé par l'organisation de cours complémentaires pendant l'été. Elle souhaitait d'autre part cette réunion avec les parents, afin que ces derniers puissent se rendre compte des progrès de leur progéniture.

Jusqu'à présent, les entretiens que j'avais eus avec elle ne s'étaient pas aussi bien passés que je l'avais espéré.

« Jimmy est sans doute le plus doué des élèves qu'il m'a été donné de rencontrer. » Sa voix était douce, mais elle gardait les sourcils froncés tout en parlant. « Dans un bon jour, je dirais même qu'il est brillant.

— Mais ? » demandai-je, m'obligeant à ne pas bouger sur la petite chaise inconfortable qui me servait de siège.

J'avais le sentiment d'être redevenu l'élève que j'avais été autrefois, un gamin à la merci de son professeur. Je ne me sentais pas du tout comme un parent faisant appel aux bons offices de l'enseignant.

« Mais, reprit-elle, il ne fait aucun effort de concentration ; il se laisse simplement porter pendant les cours. J'ai parfois le sentiment de ne pas réussir à communiquer avec lui. J'essaie de susciter son intérêt, mais s'il fait ce que je lui demande, c'est seulement pour me faire plaisir : il ne le fait pas pour lui-même. »

La remarque était juste. Face à une personne incarnant une autorité, Jimmy essayait de se montrer accommodant – la plupart du temps. C'est comme cela qu'il s'était attiré ses premiers ennuis. Il se trouvait dans Mulberry Street à Memphis, le jour où Martin Luther King Jr avait été abattu. Jimmy avait vu qui était le tueur, et il ne s'agissait pas de James Earl Ray.

Jimmy, comme n'importe quel bon petit citoyen, avait voulu informer la police de ce qu'il avait vu. Les flics avaient alors tenté de le faire monter dans un camion cellulaire comme s'il était un criminel, et il aurait probablement disparu à jamais si je n'étais pas intervenu à ce moment-là.

Depuis ce jour, Jimmy et moi étions des fugitifs.

« Il a eu une année difficile », plaidai-je.

Grace hocha la tête. « Un déménagement est toujours perturbant pour un enfant. Mais j'ai le sentiment qu'il y a autre chose. Je sais que vous faites un métier

dangereux, monsieur Grimshaw. Avez-vous déjà envisagé de reprendre l'emploi que vous occupiez dans cet hôtel, juste pour la tranquillité d'esprit de Jimmy?»

Je me retins de soupirer. Franklin Grimshaw ne cessait de me répéter la même chose depuis que j'avais quitté mon boulot d'agent de sécurité à l'hôtel Conrad Hilton. Mais le statut de salarié ne me convenait pas. Je préférerais être mon propre patron.

«J'ai des clients ordinaires, maintenant, précisai-je. Et je ne me consacre presque plus à des affaires dangereuses.

— Presque plus, c'est déjà trop.» Elle se toucha la joue gauche, faisant clairement allusion à la cicatrice que je portais sur le visage. Elle m'avait été faite lors d'une bagarre, au mois de décembre. Cette cicatrice était comme un témoignage du genre de vie que je menais et du genre d'activités que j'avais.

«Mon boulot, c'est mon boulot, Grace», dis-je calmement.

Quelque chose dans le ton que je venais d'employer avait dû la heurter, car elle pencha la tête sur le côté et soupira. Elle s'écarta du bureau, fit quelques pas sur le linoléum crasseux et vint prendre place à côté de moi. S'installant derrière le pupitre voisin, elle se tourna afin de me regarder en face. J'imaginai qu'elle devait faire la même chose avec ses élèves.

«Je ne sais tout simplement plus quoi faire avec Jimmy, avoua-t-elle. Je ne sais plus comment capter son attention,

et il paraît si triste. Il a un tel potentiel, Bill! J'ai le sentiment que je suis en train d'échouer avec lui.»

Je secouai la tête. « Vous n'êtes pas en train d'échouer. Tous les soirs, nous faisons la lecture ensemble au lieu de regarder la télévision. Il dévore le journal, et il m'aide pour les factures. Ses connaissances en mathématiques se sont grandement améliorées grâce à vous. Il n'est plus le même enfant qu'il était au mois de décembre.»

Elle me lança un petit sourire, et fit courir un doigt sur le pupitre en forme de haricot.

« Il est fort probable que nous allons avoir un programme de cours de soutien cet été. Si Jimmy peut y participer, j'aimerais que vous m'aidiez à établir un programme de cours pour lui.»

Je ne répondis pas ; je n'étais pas prêt à m'engager dans un projet scolaire pour l'été. Je n'étais pas prêt à m'engager dans quoi que ce soit. Je n'avais pas eu le temps de souffler depuis Pâques – et le premier anniversaire de la mort de Martin, bien que cet anniversaire eût moins à voir avec ma situation inconfortable que les affaires que je traitais depuis mon arrivée à Chicago.

La ville était devenue une véritable zone de guerre. Dans le South Side où je résidais, deux cent cinquante personnes avaient été blessées par balles et vingt-huit avaient été tuées depuis janvier dans des règlements de comptes entre gangs. Plusieurs de ceux qui avaient trouvé la mort étaient des flics, mais la grande majorité étaient des gamins.

J'avais été contraint de passer un pacte avec le diable. J'avais accepté l'aide des membres d'un gang pour venger un de mes amis, et j'avais même obtenu la promesse qu'ils ne tenteraient pas de recruter Jimmy. Les Blackstone Rangers me connaissaient, ils me considéraient comme l'un des leurs et ils étaient satisfaits des services que je leur avais rendus.

À la seconde où cette satisfaction serait déçue, Jimmy et moi rejoindrions la liste des victimes.

« Bill ? fit Grace, la tête penchée sur le côté. Est-ce que Jimmy a pris cette habitude avec vous ?

— Quelle habitude ?

— D'abandonner une conversation en cours de route. Je vous ai posé une question à propos du soutien scolaire de cet été. »

Je soupirai. « Je ne sais pas encore précisément ce que va être mon programme de l'été.

— Cela lui ferait du bien, affirma-t-elle. Nous pourrions réfléchir ensemble à un moyen de faire de Jimmy un acteur de son éducation, et qu'il ne se contente plus d'être un simple spectateur.

— Pour le moment, il me suffit de savoir qu'il reçoit une bonne éducation. »

Lorsque j'avais rencontré Jimmy, il vivait dans la rue la majeure partie du temps. Sa mère avait disparu – ce qui était une habitude chez elle – et son frère aîné s'appêtait à l'abandonner pour s'adonner à la drogue et rejoindre un gang.

«Je crois que Jimmy mérite que nous fassions plus d'efforts pour lui.» Elle se leva de derrière le pupitre. «Mais ce n'est pas à moi de prendre cette décision.»

Les mots semblaient conciliants dans sa bouche, mais son ton ne l'était pas. Je comprenais pourquoi les enfants – même les adolescents – l'écoutaient et la respectaient. Elle ne tolérait pas la contradiction.

Mais elle ne parvint pas à m'intimider. J'avais l'habitude des femmes possédant un fort tempérament et, bien que je fusse convaincu qu'elle agissait de bon cœur, je possédais des informations qu'elle n'avait pas. Au cours du printemps, Jimmy était devenu, peu à peu, plus fragile. Les mésaventures dont j'avais été victime au moment de Noël l'avaient fortement perturbé, de même que l'anniversaire de la mort de Martin. Le monde restait un endroit menaçant et dangereux pour Jimmy, et tout ce que je pouvais faire était de lui donner un peu de sécurité au milieu de ce chaos.

Je me levai à mon tour, essayant tant bien que mal de m'extraire de la petite chaise. Grace se mit à sourire en me regardant faire, un petit sourire qui s'évanouit presque aussitôt.

«Puis-je vous poser une question personnelle?» La dureté avait disparu de sa voix.

J'estimais que la conversation avait déjà pris un tour très personnel, mais je me gardai de lui en faire la remarque. «Bien sûr, répondis-je à la place.

— Je — ah — j'ai aussi de gros problèmes avec Daniel. »

Daniel était son fils aîné, celui qui étudiait à Yale. Je l'avais rencontré juste avant le début de la Convention nationale démocrate, l'été précédent. Il était venu à Chicago avec un groupe de manifestants et n'en avait pas informé sa mère. Son jeune frère Elijah l'avait appris et il s'était enfui de chez lui pour aller le rejoindre. Grace m'avait engagé pour retrouver Elijah, ce que j'avais fait. J'avais ramené les deux garçons à la maison, et elle n'avait plus jamais évoqué le sujet.

« Quel genre d'ennuis ? demandai-je.

— Ce n'est pas une chose que je... » Elle laissa sa phrase en suspens. « Je suis désolée. Je vous fais la morale à propos de votre boulot, et ensuite je viens vous demander de l'aide ! »

Elle avait perçu l'ironie de la situation et je lui en savais gré.

« Notre première conversation concernait Jimmy. Celle-ci vous concerne, vous. Il semble que je possède des compétences dont vous avez besoin. »

Elle hocha la tête et baissa les yeux. Elle se frotta les mains l'une contre l'autre. Elles trahissaient son âge. La peau était plus épaisse et plus sombre que sur le reste de son corps, et plus ridée également.

« Daniel a disparu. » Elle parlait doucement. Le rose lui était monté aux joues, et je comprenais pourquoi. Elle m'avait fait la leçon sur la manière d'élever mon

fil, puis elle avait été contrainte de se raviser et de me demander de l'aider avec le sien.

« Une autre manifestation ? demandai-je.

— Non. » Elle garda la tête baissée.

J'attendis. Parfois le silence est plus efficace que les questions.

« J'ai reçu une lettre la semaine dernière, dit-elle. Ils vont lui retirer sa bourse d'études. »

Cela me surprit. « Pour quelle raison ?

— Il s'est inscrit à l'automne, mais il n'a pas terminé le semestre. Il semble qu'il n'ait même pas pris la peine de s'inscrire au semestre de printemps.

— Que dit l'université ? »

Elle releva la tête. Ses yeux luisaient, mais sa voix garda la même douceur, presque dépourvue d'émotion.

« Ils disent que ce genre de choses est fréquent. Ils disent qu'étudier à Yale constitue une expérience culturelle, et que certains étudiants – peu importe leur intelligence – ne parviennent pas à intégrer cette culture. »

Des larmes perlèrent à ses yeux, pendant un très bref instant. Elle cligna des paupières pour les chasser.

« Ils ne se sont même pas excusés. » Sa voix n'était plus qu'un murmure maintenant. « Et lorsque je leur ai demandé pourquoi ils ne m'avaient pas prévenue lorsqu'il avait quitté les cours, ils m'ont dit qu'il était adulte et qu'ils n'étaient pas tenus de m'avertir. Je leur ai dit que j'étais prête à parier qu'ils prenaient soin d'avertir les parents de

leurs élèves blancs, et ils sont montés sur leurs grands chevaux, comme si tout cela était de ma faute. “Nous faisons des efforts pour les étudiants boursiers, Mrs Kirkland, mais il arrive que parfois ils ne parviennent pas à se fondre dans le paysage.” »

Je pouvais presque entendre la voix de celui qui avait prononcé cette phrase, avec son accent de WASP de la Côte Est, informant calmement Grace Kirkland que son fils avait disparu et que c'était de sa faute.

Je m'approchai d'elle et je posai ma main sur son épaule, la raccompagnant à son bureau. Elle s'appuya contre moi, juste un instant, puis elle sourit et se remit à marcher.

« Avez-vous téléphoné à ses copains ? demandai-je.

— À ses copains, et à son colocataire. Pour ce que cela a servi ! Le gosse s'apprêtait à partir en Grèce et n'en avait rien à fiche de savoir ce qui était arrivé à Daniel.

— Était-il au courant de la situation ?

— Je ne le pense pas. J'ai eu l'impression qu'ils n'étaient pas proches. » Elle soupira. « Le fait est qu'ils ont raison. Il est adulte. Mais cela ne lui ressemble pas de disparaître comme ça. »

En réalité, cela lui ressemblait parfaitement. Le gosse que j'avais rencontré, avec sa coupe afro démesurée et sa rhétorique pacifiste, n'avait aucune idée des sacrifices que sa mère avait consentis pour le garder dans une université aussi prestigieuse. L'été dernier, il était monté dans un

bus bondé de manifestants comme lui, et il était venu à Chicago sans la prévenir. Le fait qu'il ait laissé tomber les cours et ne lui en ait rien dit ne me surprenait absolument pas.

Mais je ne voulais pas la contredire. Je n'en voyais pas l'utilité. « Qu'est-ce que vous vouliez me demander ? »

Elle prit une profonde inspiration, puis regarda la rangée de pupitres comme s'ils étaient occupés par des élèves. « J'ai appelé la police de New Haven. Ils ne peuvent pas m'aider. Ils m'ont dit la même chose que les gens de la fac, qu'il était adulte et que ce qu'il faisait ne regardait que lui. J'ai alors appelé un détective privé à New Haven. J'ai eu son nom par les renseignements. Il m'a réclamé six mois de salaire, et m'a annoncé qu'il ne pouvait me fournir aucune garantie. Lorsque je lui ai dit que je n'avais pas les moyens de me payer ses services, il m'a conseillé d'enquêter moi-même. L'ennui est que je ne sais pas ce qu'il faut faire, Bill. J'ai essayé tout ce à quoi je pouvais penser. Je me demandais si cela ne vous ennuyait pas – je veux dire, je sais que je profite de la situation, mais je pensais que vous pourriez m'indiquer ce que je dois faire maintenant. »

Cette demande me surprit. Je m'étais attendu à ce qu'elle propose de m'engager comme elle l'avait fait la dernière fois.

« Laissez-moi passer quelques coups de fil », dis-je.

Elle posa la main sur mon bras comme si elle voulait me retenir physiquement. « Non, inutile. Je peux m'en

## QUE LA GUERRE SOIT AVEC NOUS !

charger. Il est peut-être parti pour assister à une nouvelle manifestation. J'ai simplement besoin de savoir.

— Quand prévoient-ils de lui retirer sa bourse d'études ?

— Le 1<sup>er</sup> septembre, s'il ne s'est pas manifesté avant cela, répondit-elle. Et il devra fournir une bonne raison pour justifier son absence aux cours, l'an passé. »

Elle disposait de moins de trois mois pour le retrouver. Les États-Unis étaient un pays très vaste. Il était facile d'y disparaître, même en restant à l'intérieur de ses frontières.

« Cela ne représente pas beaucoup de temps, avançai-je.

— Je suis certaine qu'il s'agit d'un malentendu. Je continue de croire qu'Elijah se doute de ce qui se passe, mais j'ai peur de le perdre, lui aussi. Je ne veux pas qu'il se lance à la recherche de Daniel. Pas une seconde fois. »

Je hochai la tête. Je ne voulais pas de ça, moi non plus. Le pays était devenu encore plus dangereux depuis l'été dernier.

« Laissez-moi passer quelques coups de fil », répétai-je.

Elle suça sa lèvre inférieure. « Je vous paierai pour votre temps. »

Elle semblait soulagée que je lui aie proposé de m'en occuper. Soulagée, et un peu embarrassée.

« Laissez-moi d'abord voir ce que je peux trouver. Nous verrons ensuite si un paiement est nécessaire.

— Je crois que tout travail mérite une compensation.

— D'accord. » Je souris aussi chaleureusement que je le pouvais pour tenter de la rassurer. « Vous vous faites du souci pour mon fils. Cela fait office de compensation. »

**L**e temps de rentrer chez moi, les services de l'administration de Yale étaient fermés. Il y avait une heure de décalage horaire avec New Haven, et il semblait clair que Yale avait adopté un horaire d'été.

Ce n'était pas mon cas. Je travaillais autant que je le pouvais. Notre situation financière s'était grandement améliorée au cours de l'année écoulée, mais pas encore suffisamment à mon goût. J'avais deux rêves, l'un dont je parlais sans cesse et l'autre dont je ne disais jamais le moindre mot.

Je voulais que Jimmy puisse aller à la fac, mais pas n'importe laquelle. Une bonne université. C'était le rêve dont je parlais tout le temps. Celui dont je ne disais jamais un mot était de redevenir propriétaire.

Je possédais toujours ma maison à Memphis, mais il m'était impossible de retourner là-bas. Un de mes amis, Henry Davis, la louait pour moi et plaçait l'argent sur un

compte d'épargne qu'en secret je réservais pour financer les études de Jimmy.

Jimmy et moi occupions, actuellement, un appartement de trois chambres dans le South Side de Chicago. Depuis que j'avais commencé à travailler comme enquêteur immobilier pour la Sturdy Investments, j'avais pu me rendre compte que notre appartement était spacieux et confortable, si l'on s'en tenait aux critères du South Side.

Pourtant, l'appartement ne me plaisait pas. Il ne m'avait jamais plu. Les chambres étaient exigües, et le salon servait également de salle à manger. Une minuscule cuisine y était attenante.

Je disposais de l'une des chambres, et Jimmy de l'autre. La troisième me servait de bureau. Je l'avais meublée en me fournissant dans les vide-greniers. J'avais déniché un vieux bureau, aussi ancien que large, une chaise à roulettes en métal et un classeur à tiroirs tout à fait pratique. Mon bureau avait un air de bureau et je le conservais toujours propre, car il m'arrivait d'y recevoir des clients.

Le mois dernier, j'avais fait une folie et je m'étais offert une machine à écrire électrique, que j'avais installée sur une tablette à ma droite. Lorsque je tapais à la machine, je me trouvais face à la fenêtre. Mais je ne voyais rien d'autre que le bâtiment d'en face.

J'inscrivis sur un bloc de papier plusieurs numéros de téléphone de Yale et je passai quelques appels. Quand je compris que cela ne me mènerait nulle part, j'appelai la

police de New Haven. Je pris ma plus belle voix d'homme blanc et me fis passer pour quelqu'un que je n'étais pas – un détective privé disposant d'un permis. Je n'avais jamais voulu m'en remettre aux procédures d'enregistrement pour exercer ce métier lorsque je vivais dans le Tennessee, et je n'avais aucunement l'intention de mettre ma situation en péril, ici à Chicago, en attirant sur moi l'attention des autorités.

La police de New Haven ne conservait pas de main courante concernant les étudiants qui disparaissaient. Les flics considéraient les étudiants comme des avatars de la haute bourgeoisie et ne traitaient pas les cas de personnes disparues, sauf lorsqu'elles appartenaient à des familles extrêmement fortunées.

Grace avait obtenu les mêmes réponses. Mais je poussai la conversation un peu plus loin qu'elle. Je demandai à mon interlocuteur s'il disposait d'un fichier mentionnant l'arrestation d'un certain Daniel Kirkland.

« C'est votre gamin ? me demanda le sergent de garde.

— Oui.

— Je vous l'ai dit. On ne garde pas de traces de ces gosses.

— Pas même en cas d'arrestation ?

— Vous savez comment ça se passe. À quoi bon essayer d'engager des poursuites quand les charges ne seront jamais retenues ? »

Les flics n'allaient jamais considérer Daniel Kirkland comme le rejeton d'une famille suffisamment importante

à leurs yeux, et j'avais assez perdu de temps à discuter avec le sergent de garde. J'avais mentionné le fait que Daniel étudiait à Yale, et bien que j'eusse fait preuve de monceaux de persuasion, il ne souhaitait pas se donner la peine d'aller consulter les archives pour moi.

Sur une brusque inspiration, j'appelai la prison et leur demandai s'ils avaient un dossier concernant Daniel Kirkland. Ils n'en avaient pas – en tout cas, pas dans les mois récents.

Grace avait déjà appelé les hôpitaux. Hormis essayer de parler aux responsables de Yale, il n'y avait pas grand-chose que je pouvais faire avant le lendemain.

Le matin suivant, je parvins à joindre Edward St James, du bureau des admissions de Yale. Je pris à nouveau ma voix d'homme blanc et me présentai comme monsieur William Grimshaw, de l'université de Chicago. J'expliquai que j'étais en train d'examiner la candidature d'admission de Daniel Kirkland.

« Il semble être un bon élément sur le papier, mais j'ai rencontré plusieurs petits problèmes, dis-je, remuant un tas de papiers posés sur mon bureau pour donner l'illusion que je travaillais. J'ai cru comprendre que sa bourse d'études risquait de lui être retirée, bien que la personne avec laquelle j'ai parlé à l'Éducation nationale m'ait précisé qu'elle ne pouvait me fournir la raison de cette décision. J'en ai donc déduit qu'il s'était passé quelque chose à Yale. »

St James émit un petit bruit de gorge à l'autre bout de la ligne, traduisant ainsi son attention.

« D'autre part, ajoutai-je, baissant le ton de ma voix de manière entendue, bien que je sache que l'université de Chicago soit l'une des meilleures écoles de ce pays, je sais que Yale est encore un cran au-dessus. Aussi, je trouve curieux que monsieur Kirkland abandonne l'enseignement que vous lui dispensez pour choisir le nôtre, même s'il reviendrait ainsi dans sa ville d'origine.

— Je vais voir ce que je peux trouver. » St James semblait préoccupé. « Voulez-vous patienter un instant pour que je regarde dans le dossier, ou préférez-vous que je vous rappelle ? »

Je m'enfonçai dans ma chaise. Je comprenais le ton ennuyé de St James. J'avais l'intuition qu'il avait dû recevoir plusieurs fois ce genre de coup de fil. De nombreux étudiants avaient déserté les cours pour se lancer dans la contestation. Harvard avait fermé au mois d'avril à cause de violences provoquées par des étudiants qui avaient envahi le campus. San Diego State et Columbia avaient suivi le même exemple. Les violences étudiantes étaient devenues si fréquentes que la plupart d'entre elles n'étaient plus couvertes que par les journaux locaux.

Même les attentats à la bombe et les incendies d'immeubles – et il y en avait eu plusieurs – ne méritaient que quelques lignes dans les pages nationales du *Chicago Tribune*.

« Monsieur Grimshaw ? » St James était revenu en ligne. « J'ai votre dossier.

— Bien, dis-je, l'entendant tourner des pages.

— Il semble... » Sa voix resta en suspens. Il se racla la gorge, visiblement mal à l'aise. « Il semble que votre monsieur Kirkland ne soit plus étudiant chez nous.

— Quand est-il parti ? Rien ne figure à ce sujet dans mes documents.

— Vous dites que vous examinez sa demande de candidature ? » St James ne paraissait plus du tout absent.

« Oui, répondis-je. D'ordinaire, je n'aurais pas appelé, mais j'avais le sentiment – et ce n'était qu'un sentiment – que quelque chose clochait.

— C'est, en effet, le cas, fit St James. Donnez-moi un moment pour examiner les détails de ce dossier. »

J'entendis le bruit de feuilles de papier que l'on tournait à l'autre bout du fil. Je tapotai le bloc de papier avec mon stylo, puis je sortis un carnet du tiroir de mon bureau. Quelque chose dans le ton de St James m'alerta et m'incita à prendre en note ce qu'il allait me dire.

« Il semble, dit St James, que monsieur Kirkland ait un comportement moins qu'exemplaire depuis qu'il est chez nous.

— C'est ce dont je me doutais. J'imaginai bien qu'il devait y avoir un genre de problème pour qu'il décide de revenir chez lui.

— Un “genre” est un euphémisme.» St James avait baissé la voix. «Vous savez qu’il est étudiant boursier ?

— Oui, intervins-je. Et si j’ai bien compris, sa bourse risque de lui être retirée.

— En effet.» St James avait pris un ton désapprobateur. «Les bourses, en particulier celles accordées en fonction du mérite comme seul critère, requièrent une implication totale de l’étudiant, avec seulement un congé en été, et en dehors de cette période une justification systématique des absences.

— Son dossier de candidature mentionne le fait qu’il n’a pas suivi le dernier semestre, mais il ne fournit aucune explication, dis-je.

— Eh bien – St James avait pris un ton de plus en plus discret –, il lui a été demandé de ne pas revenir.

— A-t-il été expulsé ? » Je ne m’étais pas attendu à ça.

«Non, répondit St James, nous ne procédons pas à des renvois au sens strict. En général, nous parvenons à un accord commun. Vous voyez ce que je veux dire : soit l’école ne convient pas à l’étudiant, soit l’étudiant ne convient pas à l’école.»

Je me raidis. «Est-ce qu’il s’est passé quelque chose de grave avec monsieur Kirkland ?

— D’après son dossier, il semble que la commission d’admission nourrissait depuis le début quelques inquiétudes à son sujet. Apparemment, il vient d’un quartier particulièrement défavorisé, et d’ordinaire nos étudiants

de couleur sont originaires de la classe moyenne. Son admission entrainait donc dans le cadre de notre programme d'ouverture. Jusqu'à ces dernières années, nous n'envoyions pas de personnes pour recruter dans les écoles publiques.

— Auparavant, vos... » Je ne réussis pas à employer l'expression «de couleur» dans ce contexte. Peu important pour qui je me faisais passer. « Vos étudiants noirs viennent essentiellement d'écoles privées ?

— Ou d'écoles bien classées au sein de l'Académie, dit St James. L'école d'où vient Daniel Kirkland est moyennement classée, et elle fait partie d'un des quartiers les plus défavorisés de Chicago. Malgré cela, ses tests d'évaluation étaient très bons, et son essai, phénoménal.

— Donc, repris-je, essayant de continuer à jouer mon double rôle, vous pouviez espérer qu'il réussisse mieux que cela sur un plan académique. J'ai sous les yeux ses tests d'évaluation, ses tests de QI et son dossier de lycéen, et je ne vois rien qui indique un problème concernant ses capacités intellectuelles.

— Ses capacités intellectuelles sont excellentes, monsieur Grimshaw, confirma St James, et pour être tout à fait honnête, ses résultats académiques, au moins au cours de sa première année, étaient au-dessus de nos attentes.

— Je ne comprends pas. Si ses notes étaient aussi bonnes, pourquoi être parvenu à la conclusion qu'il n'était pas fait pour cette école ?

— C'est – comment pourrais-je vous dire cela? – un agitateur. Il provoque le désordre, monsieur Grimshaw. Il ne prend pas part aux choses. Il en est à l'origine.

— Des émeutes? demandai-je.

— Il n'y a pas d'émeutes à Yale.» St James avait prononcé ces paroles comme s'il se pinçait le nez. «Nous avons connu quelques événements difficiles au cours de ces dernières années, et monsieur Kirkland était impliqué dans chacun d'eux.

— Mais s'il continuait d'avoir de bonnes notes, de suivre les cours et qu'il n'enfreignait aucune règle, je ne vois pas où est le problème.»

St James soupira. «Laissez-moi vous parler franchement, monsieur Grimshaw. Yale a été fondé il y a plus de deux cent cinquante ans, et était à l'origine une institution chrétienne. Même si nous nous sommes peu à peu laïcisés, nous avons gardé un certain nombre de traditions héritées de nos fondateurs. Nous ne nous contentons pas d'enseigner à ces jeunes gens la littérature. Nous leur transmettons une manière de vivre. Nous nous sommes aperçus, depuis que notre système d'admission a été élargi, que les jeunes hommes qui ont le plus de mal à intégrer notre système sont les étudiants pauvres, de couleur ou juifs. Ils ne prennent aucune part à la vie sociale, qui est pourtant si importante à Yale. De fait, leur réseau de relations est trop faible pour qu'ils puissent intégrer les différentes sociétés d'étudiants, et ils participent rarement aux activités extrascolaires. Ici, les

jeunes gens apprennent à devenir des dirigeants, monsieur Grimshaw. Et vous ne pouvez pas être un dirigeant en ne possédant qu'une partie des données d'un problème. Vous devez avoir développé une personnalité capable de s'adapter à tous les changements de la vie.»

Je serrai si fort mon stylo dans ma main droite que mes doigts me firent mal.

« Vous avez renvoyé Daniel Kirkland parce qu'il n'était pas populaire sur le campus ?

— Au contraire, coupa St James, il était très populaire. Il ne parvenait pas à se fondre dans le moule. Il voulait changer les choses à tout prix. Nous faisons ce qu'il faut pour intégrer les étudiants de couleur, comme nous le faisons pour les étudiants juifs. Les étudiants juifs ont leur propre rabbin maintenant, et les étudiants de couleur sont autorisés à créer leurs associations. Mais monsieur Kirkland voulait plus que cela. Des programmes pour les étudiants noirs, plus d'enseignants noirs et la prise en compte d'un contexte historique dont nous ne pensons pas qu'il puisse aider ces jeunes gens à devenir les futurs dirigeants de cette grande nation.

— Je ne comprends toujours pas...

— Monsieur Kirkland ne se montrait pas vraiment poli dans ses revendications, dit St James. Il employait un langage que nous ne pouvions pas tolérer. Il exigeait l'invitation de personnes avec lesquelles nous ne devons avoir aucun contact. Des présidents visitent notre

université, monsieur Grimshaw, et nous nous arrangeons pour que les étudiants puissent les rencontrer...

— Il a insulté le président Nixon ?

— Un des conseillers du président a été invité à un déjeuner privé par le collègue de monsieur Kirkland à l'automne dernier. Monsieur Kirkland n'était pas un bon représentant pour Yale.

— Je ne peux pas imaginer que beaucoup d'étudiants le soient.

— Les étudiants ne prennent pas l'initiative de participer à un tel déjeuner privé, dit St James. Tout est recensé dans le dossier. Honnêtement, j'aurais dû lui parler plus tôt et ne pas l'autoriser à assister à ce déjeuner. Mais nous nous efforçons de nous montrer égalitaires ici.

— Je n'en doute pas», intervins-je et je me mordis la lèvre. Je n'avais pas voulu me montrer sarcastique.

«Bien que l'université de Chicago soit un autre type d'établissement, reprit-il en ne relevant pas ma remarque, il vous arrive d'accueillir des visiteurs importants et d'avoir des professeurs réputés qui s'impliquent dans des choses auxquelles monsieur Kirkland ne croit pas. Sur un plan académique, il pourrait réussir, mais à quel prix pour l'université ?

— Parmi les choses auxquelles il ne croit pas, demandai-je, il y a la guerre ?

— La guerre, l'actuelle administration, le système socio-économique.» Nouveaux bruits de feuilles que l'on

tourne. « La société patriarcale blanche. Et je pourrais continuer longtemps, monsieur Grimshaw. »

Ils avaient monté un dossier très détaillé, anticipant les ennuis avec Daniel. Je regrettais de ne pouvoir me procurer ce document.

« Vous lui avez donc demandé de ne pas revenir pour le semestre de printemps ; mais que va-t-il faire à l'automne ?

— Nos discussions avaient commencé avant la fin du semestre, dit St James. Monsieur Kirkland manquait un grand nombre de cours, et il incitait ses camarades à faire de même. Il a renoncé à suivre deux cours parce qu'il ne croyait pas aux "conneries" enseignées par les professeurs.

— Et les autres cours d'automne ?

— À la grande irritation de ses professeurs, il a réussi à obtenir des B tout en manquant le dernier mois de classe. Il a ensuite affirmé avoir ainsi fait la preuve que la prétendue difficulté des enseignements de Yale était un mythe.

— Dommage qu'une telle intelligence soit ainsi gâchée, remarquai-je, plus à mon intention qu'à celle de St James.

— C'est exactement mon opinion, dit St James. Si vous pensez que l'université de Chicago peut le remettre dans le droit chemin et faire de lui un citoyen respectable, vous avez toute latitude.

— Merci pour votre franchise.

— Croyez-moi, je ne me serais pas étendu s'il ne s'agissait pas d'un cas extrême. »

Je le croyais, et j'avais la conviction qu'il me cachait une chose bien plus importante qui se trouvait dans le dossier, et dont il ne pouvait pas me parler. Mises bout à bout, toutes les infractions commises par Daniel Kirkland à Yale étaient bénignes en comparaison de ce qu'avaient fait d'autres étudiants au cours de ces dernières années à Columbia, Harvard et dans d'autres campus de l'Ivy League<sup>1</sup>. De nombreux étudiants qui avaient investi et imposé la fermeture de bâtiments universitaires n'avaient pas été exclus de leur campus. Je n'arrivais pas à croire que Daniel Kirkland avait été viré pour s'être exprimé avec franchise – voire impolitesse – à l'égard de l'administration.

« Puis-je vous poser une dernière question ? »

La manière affectée qu'employait St James pour s'exprimer commençait à déteindre sur moi.

« Certainement.

— Avez-vous informé la mère de Daniel de votre décision ?

— Nous considérons que nos étudiants sont des adultes. Nous alertons les parents s'ils assument les frais d'éducation, mais pour le reste nous laissons nos étudiants gérer eux-mêmes leurs affaires. »

---

1. Sous cette appellation se rassemblent les plus huppées des universités américaines. *Ivy*, le lierre, était le signe distinctif qui ornait les façades de ces établissements.

Du moins, les étudiants boursiers, les étudiants «de couleur» et les «juifs». Tous les indésirables pour les WASP de Yale.

«Donc, personne, en dehors de Yale et de monsieur Kirland lui-même, ne sait qu'il est devenu *persona non grata*?

— Sauf si la demande est formulée de manière spécifique comme vous venez de le faire, monsieur Grimshaw, nous n'avons aucune obligation d'en parler.

— Pas même à l'administration des bourses?

— Ils reçoivent une copie du dossier», dit St James, avec un soupçon de satisfaction dans la voix.

Pas étonnant que la bourse de Daniel soit menacée de révocation.

«J'imagine qu'il n'y a aucun moyen pour que je me procure ce dossier, dis-je.

— Je suis désolé.» St James avait repris son ton officiel. «Seuls l'université et l'organisme de soutien financier peuvent avoir accès à ces informations.»

Je n'avais plus rien à lui demander, aussi je le remerciai pour son temps et je raccrochai.

Je ne savais pas comment j'allais pouvoir raconter tout cela à Grace. Elle savait certes que Daniel faisait partie de mouvements opposés à la guerre, et elle n'appréciait pas cet état de fait, mais elle n'imaginait pas que son fils fût un meneur.

Je n'avais pas aimé la manière dont il s'était comporté l'été dernier. Son refus d'informer sa famille qu'il

## KRIS NELSCOTT

se trouvait en ville, et ses préjugés sur tous les gens qui ne soutenaient pas sa cause, me gênaient. Il ne m'avait pourtant pas fait l'effet d'un jeune homme qui pouvait se faire virer d'une prestigieuse université. Je l'aurais plutôt imaginé essayant de disparaître, de faire comme s'il n'avait jamais été là.

Apparemment, moi aussi, je m'étais trompé sur son compte.

**A**près avoir raccroché, je restai assis à mon bureau pendant un long moment, contemplant le bâtiment voisin par la fenêtre. Si je m'en référais aux commentaires de St James, Daniel avait dû faire face à une incroyable bigoterie à Yale. Le problème tenait à la couleur de sa peau, mais également à son origine sociale marquée du sceau de la pauvreté. Daniel avait-il eu peur de contacter sa mère ? Et si cela était le cas, qu'avait-il fait depuis tout ce temps qu'il avait quitté Yale ?

Cette affaire ne pouvait pas se résoudre grâce à quelques coups de fil. Et comme Grace l'avait précisé, elle n'avait pas les moyens d'engager un enquêteur local. Et même si elle avait disposé des ressources financières suffisantes, je n'étais pas convaincu que quelqu'un ait accepté de s'occuper du cas de Daniel, pour la simple raison qu'il était noir.

Je m'adossai à ma chaise et joignis les mains devant moi comme pour prier. Le geste me surprit. J'avais envie de

m'occuper de cette affaire, pas tant pour le boulot que cela constituait, que pour l'opportunité de quitter Chicago.

Cette idée de quitter la ville me trottait dans la tête depuis que j'avais été pris au milieu d'une fusillade dans l'un des quartiers les plus pourris de la ville, un quartier connu sous le nom de Bande de Gaza. Chicago ne s'était pas révélée être le havre de paix dont j'avais rêvé. Son système scolaire était en ruine, les émeutes étaient quotidiennes, et la violence dans les quartiers Sud et Ouest faisait de cette ville l'une des plus dangereuses du pays.

Au départ, j'étais venu ici parce que je n'avais aucun autre endroit où aller. Laura Hathaway y vivait, et même si nous ne nous fréquentions plus à cette époque, j'avais de manière inconsciente choisi Chicago à cause d'elle.

Mais Chicago n'avait pas répondu à mes attentes. J'avais bien tissé quelques liens dans la communauté, mais Grace avait raison : les affaires dont je m'occupais m'entraînaient sur une pente de plus en plus dangereuse. Et je ne pouvais pas continuer de suivre une telle trajectoire en élevant un petit garçon de onze ans.

J'avais mis de côté pas mal d'argent grâce à mon emploi à la Sturdy et aux affaires que j'avais traitées pour diverses compagnies d'assurances noires. Inconsciemment, une partie de moi-même envisageait depuis un certain temps que je m'en aille.

De plus, la menace que représentaient les autorités pour Jimmy et moi s'était peu à peu estompée. Le FBI

avait lancé un avis de recherche avec notre description, mais celui-ci était maintenant vieux de plus d'un an. Bien d'autres fugitifs avaient dû faire l'objet de recherches depuis ! Jimmy et moi nous étions créés de nouvelles identités crédibles. Si cela s'avérait nécessaire, je pouvais incarner Bill Grimshaw jusqu'à la fin de mes jours.

Nous pouvions envisager de voir si d'autres villes, d'autres endroits, nous conviendraient mieux.

Cette affaire pouvait nous fournir l'occasion de lancer nos explorations.

Mais il fallait avant tout autre chose que je parle avec Grace. Elle savait peut-être plus de choses qu'elle ne l'imaginait.

Grace Kirkland vivait à un pâté de maisons de mon appartement et, lorsqu'elle n'était pas occupée à enseigner, elle restait chez elle. Je quittai l'appartement et dévalai les escaliers. Jimmy était assis devant la porte, occupé à discuter avec des copains.

Ils se levèrent, l'air gêné, quand ils m'aperçurent. Je me demandai ce qu'ils étaient en train de fabriquer.

« Jim, dis-je. Tout va bien ? »

Il leva les yeux vers moi. Son visage était recouvert de sueur, et le dos de son T-shirt était trempé. Il portait un short qui avait autrefois appartenu à l'un des enfants Grimshaw.

« Ouais. »

Ses copains, deux gamins qui vivaient de l'autre côté de la rue, me regardèrent avec des grands yeux.

Je ne remarquai rien d'étrange à part leur attitude, qui paraissait coupable. Je décidai de ne pas forcer mon avantage. « Je vais chez Grace. Sois là quand je rentre, s'il te plaît. »

Jimmy hocha la tête. Les autres gamins ne bougèrent pas. Je les contournai et commençai à descendre la rue. L'immeuble dans lequel vivait Grace avait été, comme le mien, construit avant la Seconde Guerre mondiale. En revanche, le sien n'avait pas été correctement entretenu. Les briques blanches avaient pris une teinte grise, tandis que les carrés de pelouse devant le bâtiment n'étaient plus tondus et couverts d'herbes folles. La porte d'entrée menaçait de quitter ses gonds.

L'appartement de Grace se trouvait au bout du couloir. Elle vivait là depuis des années, continuant d'entretenir un jardin dans l'arrière-cour, entouré par une barrière qu'elle avait construite de ses mains. Bien que l'immeuble fût délabré, son appartement, lui, ne l'était pas – il témoignait d'une fierté que j'avais toujours associée à Grace, une capacité à tirer le meilleur parti des plus petites choses que la vie lui offrait.

Je frappai à la porte. Après un moment, j'entendis des bruits derrière la porte.

Ce ne fut pas Grace qui ouvrit, mais son plus jeune fils, Elijah.

Il avait grandi depuis la dernière fois que je l'avais vu, l'été passé, et il avait plus l'air d'un adolescent que d'un jeune garçon. Une ombre de moustache ourlait sa lèvre supérieure et un peu de duvet couvrait son menton. Ses joues restaient, malgré tout, aussi lisses que celles de Jimmy.

« Vous venez voir ma mère ? » Sa voix était profonde et surprenante – une voix de baryton dans le corps d'un ténor.

Je hochai la tête et il l'appela.

Grace apparut dans l'étroit couloir. Elle portait un tablier de cuisine sur une robe blanche sans manches, et elle tenait une serviette à la main. Elle sourit en m'apercevant.

« Entrez », dit-elle, me faisant signe avec la main qui portait la serviette.

Je pénétrai à l'intérieur. L'appartement était plus frais que le couloir et sentait légèrement la cannelle.

« Ne me dites pas que vous faites de la cuisine par une journée pareille ! » m'exclamai-je.

Elle haussa les épaules. « Ma mère m'a enseigné un secret. Cuisinez avant le lever du jour, et vous aurez de quoi supporter la chaleur de la journée. Vous voulez un cookie ? »

Elle avait confectionné trois sortes de gâteaux, les uns aux pépites de chocolat, les autres à la cannelle et les derniers au sucre. Je pris un de chaque pour accompagner ma tasse de café qui me fit du bien malgré la chaleur.

Elijah prit un cookie au chocolat et disparut dans le couloir, sans doute pour retourner dans sa chambre.

« Il commence à se comporter comme un adolescent, dis-je.

— Je n'ai même pas eu le temps de m'en rendre compte. » Elle soupira, dénoua son tablier et le suspendit à un crochet dans la cuisine. Puis elle m'invita à m'asseoir à la table installée devant la porte vitrée donnant sur le patio. Un des aspects de son appartement que je préférais au mien.

« J'ai passé quelques coups de téléphone, commençai-je en m'installant sur une chaise en bois, et je me demandais si vous pouviez me montrer cette lettre concernant la bourse d'études de Daniel. »

Un léger froncement de sourcils se dessina sur le front de Grace, mais à sa décharge elle ne me posa pas de questions. Elle se dirigea vers un petit secrétaire installé contre le mur. Elle fouilla parmi une pile d'enveloppes ouvertes jusqu'à ce qu'elle trouve celle qu'elle cherchait.

Elle me la tendit.

C'était exactement ce qu'elle m'avait dit : n'ayant pas achevé son semestre d'automne et ne s'étant pas inscrit au semestre de printemps, Daniel allait perdre sa bourse d'études s'il ne s'inscrivait pas pour le prochain semestre, qui débutait à l'automne 1969.

« C'est étrange, notai-je.

— Quoi? » Grace s'assit en face de moi. Elle s'était reversé un peu de café, mais elle mit la tasse de côté, comme si elle n'avait plus aucune envie de le boire.

« J'ai parlé à un type du bureau de la scolarité de Yale qui m'a dit que Daniel avait achevé son semestre d'automne. Il m'a même parlé des notes qu'il avait obtenues. »

J'aurais pu croire que St James s'était trompé de dossier sur ce dernier sujet s'il n'avait pas fait mention du fait que Daniel était un étudiant très mature et qu'il était noir.

« Vraiment? » Cette nouvelle eut pour effet de redonner le sourire à Grace. « Cela ressemble à Daniel. Quand il commence quelque chose, il va toujours au bout.

— Mais il ne s'est pas inscrit pour le semestre de printemps. Il n'est plus à Yale. »

Elle serra les lèvres et sa bonne humeur disparut aussi vite qu'elle était apparue. « Comment se fait-il qu'ils ne m'aient pas prévenue? Ne sont-ils pas tenus de le faire? »

— Je ne sais pas. Tout le monde s'évertue à me rap-peler que Daniel est adulte. Et c'est ce qu'il est, Grace. Il est assez grand pour faire ses propres choix. Les flics n'ont pas entendu parler de lui, au moins au cours des derniers mois. »

Grace soupira. « Je n'arrive pas à l'imaginer laissant tout tomber comme ça, sans m'avertir. »

Je pouvais, moi, l'imaginer facilement. Mais je n'étais pas sa mère. Je me demandais si je serais capable de me

rendre compte s'il y avait un problème avec Jimmy – et peut-être était-ce déjà le cas.

Elle se leva. « Je ne parviens pas à croire qu'il ait renoncé à ses études. Cela nous a demandé de tels efforts ! Cette bourse représentait tout. Il le savait. »

Elle plongea les mains dans les poches de sa robe, tendant le tissu contre son dos.

« Quel exemple cela donne pour Elijah ? Comment suis-je censée m'occuper des enfants des autres si je ne suis pas capable de veiller sur les miens ? »

— Vous l'avez déjà beaucoup aidé, la rassurai-je. Ce qu'il fait maintenant, ce sont ses affaires. »

Elle secoua la tête. « L'université n'était pas une fin en soi. Il le savait. Il avait réussi à faire la preuve qu'un gamin noir, issu d'un mauvais lycée, pouvait intégrer l'une des meilleures écoles du monde grâce à son intelligence, grâce à sa volonté d'échapper à son milieu et grâce à sa persévérance. Je n'arrêtais pas de lui répéter que s'il intégrait cette université, il aurait remporté une partie de la bataille. Qu'il pourrait montrer à tout le monde qu'il était digne de tous les avantages que ce genre d'école est à même d'offrir. Qu'il pourrait devenir avocat ou médecin, réussir aussi bien que les Blancs. Qu'il pourrait être meilleur. »

Elle s'exprimait avec une telle force que son corps tremblait à chaque mot. Mais elle ne parvenait pas à me regarder en parlant.

D'une certaine manière, je lui en savais gré. Ses paroles faisaient écho à celles de St James. Daniel avait une image de l'université qui correspondait à celle que venait de décrire Grace mais il l'avait changée; il avait tenté de transformer l'université pour en faire quelque chose qui correspondait à sa vision idéaliste. Il avait suivi le plan de Grace, mais il y avait introduit une dimension militante.

Elle soupira de nouveau, sortit les mains de ses poches et les joignit en se retournant vers moi.

«Je suppose que je dois vous remercier, dit-elle. Je n'ai plus qu'à attendre qu'il m'appelle.

— Vous n'avez guère d'autre choix.» Les mots m'étaient sortis de la bouche avant même que je me rende compte de leur sens. «Je pourrais aller à New Haven, voir si je peux le retrouver.»

Grace secoua la tête. «Je n'en ai pas les moyens, Bill. Je le regrette, mais j'arrive à peine à joindre les deux bouts. Tout ce que je parviens à économiser doit servir à financer les études d'Elijah. J'espère seulement qu'il ne va pas suivre l'exemple de son frère...

— On peut s'arranger, Grace, dis-je. Je sais que Franklin vous a demandé de continuer à enseigner l'année prochaine. Je tiendrai des comptes, comme je le fais pour n'importe quel client. Je vous facturerais mes dépenses et mon temps, et vous ferez de même de votre côté.»

Elle retint ses larmes, et se laissa tomber sur la chaise.

«Vous feriez ça?»

J'acquiesçai. Je n'avais pas l'habitude de tirer avantage d'un échange de bons procédés. Si j'estimais qu'il était salubre pour Jimmy et moi de nous rendre sur la Côte Est, j'étais prêt à perdre de l'argent sur ce coup-là. J'étais déterminé à courir ce risque. Tout comme Grace, j'avais un fils à protéger.

« Cela veut dire que vous allez devoir faire l'avance de tout cet argent, fit-elle. Vous ne pouvez pas vous le permettre.

— J'ai beaucoup bossé au cours des derniers mois, expliquai-je. J'ai un peu d'argent de côté. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Vous êtes trop gentil. »

Elle soutint mon regard. Comme si elle réussissait à lire en moi.

« Non, je ne suis pas trop gentil. En fait, j'ai des fourmis dans les jambes. M'éloigner un peu de cette ville me fera du bien. »

Elle continua de me regarder avec la même intensité.

« Vous n'aimez pas cet endroit. »

Je haussai les épaules. « Je ne m'y sens pas chez moi.

— Ce sera la même chose à l'Est. Si j'en crois votre accent, vous venez du Sud. »

Je lui souris faiblement. « En partie seulement. J'ai grandi à Atlanta, et je suis allé étudier à Boston. Je connais mieux l'Est que le Midwest.

— Et vous vous y sentez plus à l'aise. »

Je pris une bouchée de mon cookie. Il était moelleux et frais. Il me rappelait mon enfance. Je la fis passer avec une gorgée de café, me retenant de lui dire à quel point j'avais envie de m'en aller.

« Je n'ai pas vraiment essayé de m'intégrer ici. Quand nous sommes arrivés, Jimmy et moi, nous étions fauchés. Nous n'avions presque rien, et nos choix étaient limités. Je déteste vivre comme ça. »

Je regrettai cette dernière phrase avant même d'avoir fini de la prononcer. Grace n'avait pas vraiment de choix, elle non plus.

« Vous m'avez dit un jour que Jimmy passait beaucoup de temps avec sa mère, dit Grace. Vous n'aviez pas l'habitude de vivre avec un enfant.

— Vous avez raison.

— Et vous vous sentez prisonnier. » Sa voix était douce. « Mais cela en vaut la peine. La plupart du temps. »

Je savais qu'elle pensait à Daniel en disant cela.

« Je ne regrette aucune des choses que j'ai dû faire pour Jimmy. Et je suis ravi de pouvoir l'élever. Mais...

— Qu'allez-vous faire de lui pendant que vous serez là-bas ? demanda-t-elle. Va-t-il passer l'été avec votre famille ? »

Elle voulait parler des Grimshaw.

Je n'y avais pas encore vraiment pensé. Mais je savais que je ne pouvais pas laisser Jimmy à Chicago.

« Il viendra avec moi. Cela lui fera voir du pays.

— Et qui va s'occuper de lui pendant que vous cherchez Daniel? »

Je n'avais pas pensé à cela non plus.

« Je vous aurais bien proposé de vous accompagner, mais c'est impossible. Elijah pourrait lui aussi voir du pays, comme Jimmy, mais il faut que je bosse. Si je pars maintenant... »

— Ce n'est pas ce que je vous demande, Grace.

— Mais vous devez tenir compte de Jim. Il y a des endroits qui ne sont pas faits pour un enfant de onze ans. Vous le savez. » Elle soupira. « Je pourrais le garder, si vous voulez le laisser ici. »

C'était une proposition généreuse. J'étais convaincu que Grace assurerait une garde pour Jimmy aussi stricte qu'efficace. Le seul problème était que je ne pouvais pas la charger de ça. L'été dernier, j'avais confié Jimmy aux soins de Laura Hathaway, et cela les avait précipités dans une situation dangereuse.

Je ne pouvais pas faire ça. Pas faire ça à Laura – qui restait, quoi qu'il arrive, ma première option pour garder Jimmy. Je ne pouvais pas faire ça aux Grimshaw, et certainement pas à Grace et Elijah.

« Je vous remercie. Mais je connais des gens dans l'Est. Je vais trouver une solution. »

Grace me lança le même regard qu'elle avait eu lorsque nous étions dans le sous-sol de l'église – comme si j'étais un joyeux rêveur, un type qui n'avait pas la tête sur les

épaules et qui ignorait ce dont un enfant a besoin. Elle eut la politesse de ne pas faire de commentaire cette fois, tenant compte de la proposition que je venais de lui faire.

Nous discutâmes encore un moment, et je l'interrogeai sur plusieurs détails. J'avais besoin d'une photo de Daniel. Je voulais également une copie de la demande d'admission de Daniel à Yale, une copie de son formulaire de bourse ainsi que de tous les autres documents qu'il avait adressés à la fac. Grace avait conservé tous ces documents dans un dossier; elle avait exigé que Daniel établisse des carbonnes de toutes ses demandes. Les copies étaient difficilement lisibles, mais utilisables.

Puis je lui demandai de consulter toutes les lettres que Daniel leur avait adressées, pas seulement à elle mais également à Elijah. Elle me répondit que cela risquait de lui prendre un peu de temps pour les rassembler, et je compris qu'elle ne voulait pas que je les emporte avec moi.

Je lui demandai enfin que nous puissions discuter ensemble, avec Elijah, afin que je puisse prendre des notes sur les conversations qu'il avait pu avoir avec Daniel depuis qu'il avait déserté l'université – j'avais besoin de tous les détails, aussi insignifiants fussent-ils. Je ne voulais négliger aucun détail qui pût m'indiquer l'endroit où il se trouvait. J'étais déterminé à suivre toutes les pistes avant de me rendre à New Haven.

Je me gardai de lui préciser que j'avais conservé les listes qu'elle avait établies pour moi l'été dernier, lorsqu'Elijah

s'était rendu à Lincoln Park à la recherche de son frère. Grace m'avait fourni une série de noms en regard desquels elle avait inscrit un D (Daniel), un E (Elijah) ou un G (Grace). J'avais remarqué à l'époque qu'il y avait peu de E, et un grand nombre de D. Daniel connaissait beaucoup de gens à Chicago, et je ne pouvais ignorer le fait que ses copains en savaient plus que sa mère sur la manière dont il vivait.

Grace me proposa de discuter avec Elijah, mais je n'étais pas prêt pour cette confrontation. J'avais besoin de replacer les choses dans leur contexte. Il me fallait également m'occuper de mes propres affaires.

Je devais boucler les dossiers sur lesquels je bossais actuellement pour différentes compagnies d'assurances de la ville, ou les transmettre à quelqu'un d'autre. J'avais également besoin de parler à Laura pour lui indiquer que je n'allais plus pouvoir travailler pour la Sturdy Investments, du moins temporairement.

Tout cela allait me prendre du temps.

En retournant chez moi, j'aperçus plusieurs gamins installés devant l'immeuble. Ils étaient occupés à jouer aux cartes, ce qui me surprit. Jimmy était assis parmi eux. Il avait l'air particulièrement concentré. Il posa une carte et en tira une autre du paquet posé devant lui.

Gin rummy. C'était la raison pour laquelle ils avaient paru gênés lorsque je les avais surpris tout à l'heure ! Un mois auparavant, j'avais été obligé de sermonner Jimmy.

## QUE LA GUERRE SOIT AVEC NOUS !

Il avait pris l'habitude d'organiser des parties de poker, raflant tout l'argent dont Keith Grimshaw disposait pour acheter son déjeuner.

Je soupirai. Grace avait raison. Je n'allais pas pouvoir emmener Jimmy avec moi à chaque visite que je ferais à New Haven. Et les affaires de personnes disparues, qui étaient souvent les plus difficiles, pouvaient vous conduire dans des endroits parfaitement inattendus. Je ne pouvais négliger aucune piste.

J'allais également devoir me frayer un chemin au sein d'une université. J'allais devoir parler à de nombreux jeunes gens. Mon expérience de l'été dernier m'avait appris que j'étais immédiatement considéré avec méfiance lorsque je m'adressais à une assistance composée d'étudiants ou de militants pacifistes.

Si je voulais quitter Chicago et faire les choses correctement pour Grace, j'allais avoir besoin de quelqu'un de jeune à mes côtés. Quelqu'un qui savait comment parler à d'autres jeunes et à qui je pouvais faire confiance concernant Jimmy, lorsque je serais obligé de le laisser pour enquêter. Quelqu'un qui pouvait quitter Chicago pendant une semaine, un mois ou même tout l'été si cela se révélait nécessaire.

J'avais besoin de Malcolm Reyner.

**M**alcolm Reyner avait dix-huit ans. C'était un orphelin que la famille Grimshaw avait recueilli, à ma demande, l'été dernier. Ils le traitaient comme l'un des leurs. Il avait décroché son baccalauréat au mois de mai et il avait pris un emploi de cuisinier dans un restaurant du quartier. Il lui était arrivé de bosser pour moi, me donnant un coup de main sur certaines affaires, et me rendant des services lorsque j'ai besoin de quelqu'un de jeune et d'efficace.

Jimmy fut ravi d'abandonner sa partie de cartes et de me suivre chez les Grimshaw. Comme je pouvais m'en douter, il jouait pour de l'argent. Et pour une fois, c'était lui qui perdait. Il est très fier de son talent de joueur de cartes. Je ne sais pas quoi en penser. En revanche, je suis convaincu qu'il me faudra lui expliquer que piquer à ses copains l'argent de leur déjeuner n'est pas une bonne chose.

Je serai obligé de déployer des trésors de diplomatie. Jimmy nourrit la conviction qu'il n'est pas doué pour grand-chose. Et lui interdire une des activités dans lesquelles il excelle allait froisser son ego.

Je me garai devant la maison. Elle était propre, joliment entretenue, et traduisait ce que les gens qui apprécient leur chez-soi peuvent y consacrer d'efforts.

Les Grimshaw n'étaient pas propriétaires – le bâtiment appartenait à la Sturdy Investments – mais l'endroit constituait un changement très appréciable par rapport au quatre-pièces qu'ils occupaient l'été précédent.

La jeune femme que je fréquentais, Laura Hathaway, dirigeait la Sturdy. C'était la société de son père. Elle en avait pris le contrôle en décembre, et tentait de mettre un terme aux pratiques frauduleuses et à la corruption dont son père et ses associés avaient usé pour bâtir leur empire. Une de ses premières décisions avait été de louer cette maison aux Grimshaw pour un loyer inférieur à celui du marché.

Son investissement s'était révélé payant. Les Grimshaw avaient procédé à des améliorations de la demeure comme si elle était la leur.

La bâtisse était entourée par un large auvent. La pelouse était tondue, et quelqu'un avait taillé les plantes le long de l'allée. Des pivoines poussaient près du porche d'entrée, et on avait planté des bégonias juste à côté. Des pensées étaient disposées dans des pots qu'Althea avait installés le long des marches.

Au moment où je sortais de la voiture, des cris et des rires d'enfants me parvinrent. Je ne voyais les gamins nulle part et j'en conclus qu'ils devaient se trouver dans le jardin. Jimmy eut la même idée que moi. Il partit en courant et fit le tour de la maison pour aller voir à quoi ils jouaient.

Althea, la femme de Franklin, était assise sous le porche, écosant des petits pois dans un bol. Je n'avais vu personne faire cela depuis des années. Elle avait un air matriarcal, assise dans sa chaise à bascule, surveillant le quartier tandis qu'elle se consacrait à sa tâche.

« Tu fais pousser tes propres petits pois, maintenant ? demandai-je.

— Franklin les a négociés à un gars du Sud, expliqua-t-elle. Apparemment, il donne des conseils à tout le monde en ce moment. »

Franklin servait de conseiller à plusieurs hommes d'affaires et hommes politiques noirs. Il adorait son travail, et y réussissait plutôt bien. Il prenait également des cours du soir pour passer une licence en droit.

« Malcolm est à la maison ? » demandai-je.

— Il vient de rentrer du boulot, répondit-elle. Je suppose qu'il doit juste avoir fini de prendre sa douche. »

Elle ne me demanda pas pourquoi je voulais voir Malcolm, et je ne le lui dis pas. Malcolm m'avait aidé dans plusieurs affaires, et Althea a toujours exprimé sa désapprobation. Mais contrairement à Grace Kirland, Althea ne me faisait pas part de son opinion.

Je l'appréciais hautement.

J'entrai dans la maison. Il y faisait doux, et il régnait une légère odeur de pain cuit. Contrairement à la majorité des femmes que je connaissais, Althea ne travaillait pas – même lorsque les Grimshaw s'entassaient dans leur minuscule appartement.

Elle considérait que son travail consistait à élever ses enfants, veiller à l'argent du ménage, faire du pain ou encore trouver des moyens ingénieux pour accommoder les restes. Au cours de l'été dernier, au contact d'Althea, j'avais beaucoup appris sur le marchandage, sur la meilleure façon de faire ses courses, et sur celle d'élever un enfant tout en respectant un budget. Je savais comment gagner ma vie, mais j'ignorais comment dépenser l'argent de manière intelligente.

Malcolm sortit de la salle de bains. Il portait une paire de jeans. Il était pieds nus et s'essuyait les cheveux à l'aide d'une serviette.

« Malcolm ? »

Il sursauta.

« Bon sang, Bill, je ne t'avais pas vu. Ne me fais pas des frayeurs comme ça ! »

Il avait l'air fatigué, et ses avant-bras portaient des traces de brûlures. Je reconnaissais ces marques. Elles proviennent des éclaboussures d'huile bouillante. Je portais les mêmes lors de ma première année à Memphis, lorsque j'avais dû prendre un second boulot pour gagner

ma vie, en attendant que mon affaire de détective privé devienne rentable.

«Je ne voulais pas te prendre par surprise, dis-je. Je peux te parler?»

Il continua de s'essuyer les cheveux, évitant mon regard. «C'est important?»

D'ordinaire, Malcolm ne se montrait pas distant avec moi.

«Oui, plutôt. J'ai un job pour toi. Mais ce n'est pas un truc habituel, et cela va exiger que tu y réfléchisses.

— Un job?» Il passa la serviette autour de son cou. Quelques gouttes d'eau continuaient de perler sur son front. «Je suppose que le mieux est d'en parler.»

Je me demandais ce qu'il avait cru lorsque je lui avais dit que nous devions discuter. Je préférerais ne pas lui poser la question. S'il acceptait de me suivre à New Haven, nous aurions tout le temps de discuter dans la voiture.

Il me guida vers la cuisine et tira une chaise à mon intention. Il était pieds nus. «Prends du thé glacé. Faut que j'aille enfile un T-shirt. Ordre d'Althea.»

Je connaissais les règles qu'impose Althea. Elles garantissent le bon fonctionnement de la maison, et les enfreindre risque de vous valoir la peine de mort.

Je me versai un verre de thé tandis que Malcolm ouvrait la porte menant à l'étage. La maison avait été construite avant l'apparition du chauffage central. Chaque pièce était fermée par une porte, de telle sorte

que la chaleur ne se disperse pas d'une pièce à l'autre. Les Grimshaw ne fermaient pas les portes, à l'exception de celle menant à l'étage, qui restait tout le temps close, sans doute pour éviter que le bruit du rez-de-chaussée ne vienne gêner les enfants qui devaient se coucher de bonne heure.

Tandis que j'attendais, je regardai par la fenêtre ce qui se passait dans la cour. Une vieille boîte de café trônait sur une motte de terre. Le but du jeu était de la faire tomber en donnant un coup de pied dedans. Jimmy était le seul enfant que j'apercevais, et je supposai que c'était son tour de chercher les autres.

Quand Noreen, six ans, la plus jeune et la plus couvée des Grimshaw, apparut à l'angle du garage, Jimmy fit mine de l'ignorer. Je savais qu'il l'avait vue, car sa tête s'était légèrement tournée. Mais il continua de tourner le dos à la boîte et poursuivit sa fouille des troènes qui longeaient le fond de la propriété.

Noreen traversa la cour à toutes jambes, sa queue-de-cheval flottant derrière elle, ses chaussures soulevant de la poussière. Quand elle ne fut qu'à un ou deux pas de la boîte, Jimmy fit semblant de s'apercevoir de sa présence et se mit à courir dans sa direction.

Elle lança un cri et frappa la boîte si fort qu'elle alla atterrir sous le patio avec un bruit mat. Puis elle sourit et agita les bras en regardant Jimmy.

« Je t'ai battu, Jim », cria-t-elle.